

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 22 DÉCEMBRE 1938

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Noël d'autrefois.—La nuit de Noël où la chapelle blanche.—Poésie : Décembre, par Edouard Pailleron.—Primes du mois de novembre : liste des réclamants.—La robe du Sauveteur.—La mode pratique, par Cousine Jeanne.—Carnet de la cuisinière.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Guet-Apens (suite).

GRAVURES : La Madonne.—Sainte Lucie et Sainte Apolline.—La nuit Sainte.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	•	•	•	•	\$50
2me "	•	•	•	•	25
3me "	•	•	•	•	15
4me "	•	•	•	•	10
5me "	•	•	•	•	5
6me "	•	•	•	•	4
7me "	•	•	•	•	3
8me "	•	•	•	•	2
88 Primes, à \$1	•	•	•	•	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AVIS AUX CORRESPONDANTS

Nous recevons toutes les semaines une foule de manuscrits pour lesquels nous remercions leurs auteurs. Mais nous devons dire ici ce que nous avons déjà dit cent fois : nous ne publierons aucun article qui ne sera pas accompagné d'un nom responsable.

Qu'on se le tienne pour dit.



J'AI craint un moment, mes amis, ne jamais plus avoir le plaisir de vous souhaiter un heureux et gai Noël, comme je l'ai fait depuis plusieurs années, car la mer, les vents et les hommes semblaient s'être mis d'accord pour m'empêcher de revoir les rives du plus bel affluent du royaume de Neptune, dieu des eaux ; mais

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

Convaincu, par l'expérience, de la profonde vérité renfermée dans ces deux graves alexandrins classiques, je remercie Dieu de m'avoir protégé, mais je garde rancune à ceux qui ont empêché l'hélicoptère du Château-Léoville de marcher plus vite et... plus tôt.

Retards impardonnables, tempêtes, coups de foudre (expression pittoresque de l'ami Faucher de Saint-Maurice), manque de charbon, vivres frais insuffisants, rien n'a manqué pour nous faire mille fois désirer revoir la patrie où ceux qui nous aiment nous attendaient avec impatience.

*** Cependant, "à quelque chose malheur est bon," ainsi que je vais le démontrer une fois de plus.

Jusqu'à présent j'étais convaincu de la vérité de certains prétendus axiomes dont on m'avait farci la tête dans ma jeunesse, et je croyais aussi sincèrement que naïvement que, par exemple,

le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite et que moins on paye pour entreprendre un voyage plus on économise.

Tout cela n'est qu'illusions, chimères, rêves. J'avais pris, ainsi que mes compagnons de voyage, une ligne directe pour aller en Europe et en revenir, mais je me suis aperçu que les navires, sur cette mer, partaient quand ils le voulaient, de temps à autre, sans dates fixes, à peu près comme le faisaient autrefois les trains du chemin de fer de Sorel, dont l'irrégularité était devenue proverbiale.

Comme le départ de notre navire avait été annoncé pour fin octobre ou commencement novembre au plus tard, nous avions tous pris nos mesures en conséquence, et c'est ainsi que nous nous sommes trouvés réunis au Havre, MM. l'abbé Van de Moortel, curé de Gaspé, Faucher de Saint-Maurice, M. Déchenes, député, F. Pinault, avocat, et votre chroniqueur, tous derniers débris de l'excursion de l'Association de la Presse de la province de Québec.

Nos autres compagnons étaient partis par différentes lignes pour retourner dans leurs foyers.

Chaque jour que Dieu faisait, nous nous rendions tous les cinq sur la jetée du Havre, explorant l'horizon et regardant, comme sœur Anne, si nous ne verrions rien venir, et tous les matins nous revenions tristes et mornes, marchant en file indienne, à l'hôtel des Armes de Rouen où nous avions établi nos quartiers généraux, furieux d'attendre et de dépenser inutilement les belles piastres que nous avions péniblement mises de côté.

Nos soirées n'étaient pas toujours des plus gaies, malgré la verve de Faucher, les récits de notre excellent abbé, les saillies de Déchenes et les descriptions de voyage de Pinault, il arrivait des moments où nous nous regardions en dessous, demandant lequel de nous avait le mauvais œil, qui était le jettatore.

Pour comble d'ennui, la maison située en face de notre hôtel était occupée par un marchand de bois nommé Migraine, et nous ne pouvions mettre le nez à la fenêtre sans apercevoir une enseigne colossale portant en énormes lettres deuil, sur fond blanc, ce mot de sinistre augure : MIGRAINE !

Et pourtant, la nuit, alors que le sommeil nous échappait et que nous cherchions à tromper notre insomnie en regardant ce que pouvaient bien faire les Havrais, la lune éclairait encore de ses rayons blafards les huit lettres fatales : MIGRAINE, toujours MIGRAINE !!!

Et le navire n'arrivait pas.

*** L'ennui de cette longue attente a cependant été interrompu un jour—un seul jour—par une excursion des plus agréables que nous avons entreprise aux environs du Havre, grâce à l'obligeance de M. René Boissière, je tiens à le constater, véritable découverte qu'il nous a fait faire et que je vous demande la permission de vous conter, car les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ pourront en profiter quand ils auront l'occasion d'aller en France.

Un dimanche, alors que nous nous éternisions dans cet hôtel des Armes de Rouen, dont il semblait que nous devions devenir les hôtes perpétuels, M. Boissière vient nous prendre en landau pour aller à Etretat, la jolie plage située à sept lieues de la cité qui a donné le jour à Bernadin de Saint-Pierre et à Casimir Delavigne.

Le temps était malheureusement un peu sombre et le brouillard qui s'élevait de la mer nous empêcha de jouir du magnifique panorama, un des plus beaux du monde, que l'on découvre quand le ciel est pur, des hauteurs de Sainte-Adrène, et qui n'a guère pour rivaux que ceux de Constantinople et de Québec.

Cependant, le côté terre était moins brumeux et nous pûmes apprécier entièrement toutes les beautés de ce coin du pays normand, si gracieux et si poétique aux jours d'automne.

La température, très douce encore, car le froid est en retard cette année, nous dit-on, a permis aux cultivateurs de travailler aux champs jusqu'à présent, et la campagne est admirable.

Les colzas et les blés sortent de terre et les grains carrés verts qu'ils forment, tranchent sur le ton sépia des terres fraîchement labourées et humides de la brume du matin.

Les maisons, aux toits de chaume ou construites en gallandages, attirent notre attention, et nous étonnent par leur aspect si pittoresque et si coquet, enfouies qu'elles sont le plus souvent au milieu de bouquets de grands hêtres, d'ormes touffus et surtout de pommiers à cidre, ce produit si apprécié de la terre normande.

Nous traversons le joli bourg de Montivilliers mais, en arrivant sur la place, la vue de l'église m'arrache un cri d'admiration.

—Voulez-vous descendre, dit M. Boissière ? L'église de Montivilliers est certainement un monument des plus curieux et vaut la peine d'être vue.

Nous mettons pied à terre et nous nous dirigeons du côté du portail qui s'anime tout à coup, car le prêtre vient de prononcer *l'ite missa est* ; l'office divin est terminé. C'est l'heure, et, pendant que l'orgue fait entendre ses dernières notes, la foule envahit les portes qui viennent de s'ouvrir.

Nous avons devant les yeux une preuve de plus que le sentiment religieux existe toujours en France, car l'église est pleine à se demander comment tout ce monde a pu y trouver place, et nous admirons les fraîches couleurs des jolies filles et les robustes épaules des solides gars normands.

Pendant que les vieux forment déjà des groupes sur la place pour y deviser des affaires du pays, de politique, de la pluie et du beau temps et que les bonnes commères se disposent à commenter les cancans du village, nous entrons vivement, car nous ne pouvons nous arrêter que quelques minutes, nous promettant de revenir plus tard si nous repassons par ici un jour ou l'autre.

Encore un souhait que nous ne pourrions jamais réaliser, comme vous le verrez bientôt.

L'église de Montivilliers, reste d'une puissante abbaye de religieuses fondée en 682, par le maire du palais Warraton et Saint-Philibert de Jumièges, et relevée en 1033 par le duc Robert le Magnifique, remonte en majeure partie à la construction des XIe et XIIe siècles.

Son clocher, encore couronné de sa flèche primitive, est des plus remarquable.

Nous traversons la nef toute pleine encore de fidèles ; et le suisse énorme, les minuscules enfants de chœur, les élèves du couvent et les vieilles dévotes qui partent toujours les dernières, regardent avec étonnement ces cinq étrangers qui arrivent quand tout le monde s'en va, examinant deci delà les grandes fenêtres ogivales et les vieux tableaux de cette antique maison de Dieu qui a vu tant de générations s'agenouiller sur ses larges dalles de marbre.

Nous voudrions rester plus longtemps, visiter en détail et donner un coup d'œil au Musée Bibliothèque, mais il faut remonter en voiture pour aller à Gonneville, qui possède, nous dit M. Boissière, une petite auberge où l'on ne déjeune pas trop mal.

Cette raison d'estomac fait rentrer tous les regrets que nous éprouvons de partir aussi vite.

Gonneville ? mais c'est un nom connu, si je ne me trompe, dans l'histoire du Canada. N'existe-t-il pas encore à Montréal des Pelletier de Gonneville ?

N'ayant pas de documents sous la main, je ne puis éclaircir ce point qui peut nous intéresser ; j'y verrai plus tard.

Nous nous arrêtons devant une maison de très bonne apparence, ma foi ; trois étages, style étrange, sans homogénéité, mais le tout très coquet et très propre.

—Soyez les bienvenus, messieurs, nous dit une voix mâle et bien timbrée.

Celui qui nous accueille ainsi est le patron de l'hôtel. Un singulier patron, bien campé, barbe chatain-clair dans laquelle les années ont planté quelques fils blancs, front élevé, couvert d'un beret, une vraie tête d'artiste.

Nous entrons.

Sommes-nous dans un hôtel, un musée, un atelier d'amateur ?

C'est tout cela ensemble, car si les murs sont couverts de tableaux, d'esquisses, de vieilles faïences, d'objets curieux, et si çà et là on aperçoit une toile inachevée, on entend le bruit de ferraille de la cuisine, les ordres se croisent et les parfums de volailles rôties viennent caresser